

Le tas d'ordures

Les enfants de Tounouma ont un jeu que les autres n'ont pas : quand l'avion qui vient de France survole la rue principale, ils oublient immédiatement le but à marquer, le pneu à faire rouler ou la bagarre en cours pour se figer sur place, les yeux braqués vers le ciel. « A be nana ! Elle arrive ! Elle arrive ! », crient-ils alors de plus en plus fort et de plus en plus vite. Au moment où l'avion amorçant sa descente fait gronder ses moteurs, leur émotion est telle qu'ils la voient vraiment, cette princesse qui revient à Tounouma après des années d'absence. Certains l'imaginent vêtue de bazin doré, d'autres en tenue occidentale. Parfois, elle est si réelle que lorsque leur regard ébloui se pose sur l'entrée de la rue, vide et décevante, ils sentent leur cœur se serrer. Mais la plupart du temps,

quand l'avion disparaît derrière la grande mosquée, ils reprennent leurs occupations habituelles et oublient le jeu de la princesse jusqu'au vol suivant.

En grandissant, les enfants ne délaissent pas cette occupation, mais ils lui donnent un autre nom. Ils disent entretenir la mémoire ou simplement vivre d'espoir.

À chaque fin de vacances d'été, lorsque les émigrés natifs de Tounouma regagnent la France, ils sèment depuis l'avion des petits carrés blancs sur la terre rouge de leur quartier : des villas claires et construites en dur, autant de promesses de retour que ceux d'en bas recueillent dans leurs paumes ouvertes.

Parfois ces maisons existent réellement. Les émigrés en ont confié la construction à leurs proches restés sur place. Bâties lentement, au rythme des mandats postaux arrivant de France, elles n'auront jamais l'air neuves. Mais peu importe, minuscules ou de guingois, elles restent les plus choyées de toutes les villas : si leurs propriétaires les ont louées pendant leur absence, ils peuvent dormir tranquille. Les gens du quartier veilleront à ce que les locataires ne dégradent pas les lieux. « N'ont pas intérêt à laisser crever ce beau bougainvillier que notre type a planté lui-même avant de quitter. Saligauds, wa ! » Si les maisons ne sont pas habitées, mais confiées à un gardien, les voisins l'auront à l'œil et gare à lui s'ils le surprennent trop souvent en position couchée. « Ey soûlard, notre type ne te paye pas à dormir ! » Même les villas inachevées, réduites à de misérables pans de mur, reçoivent leur lot d'attentions. Il se trouve toujours des mains pour arracher les mauvaises herbes qui minent ces tas de briques harcelés par les pluies. « Dès que notre type aura

l'argent, la construction repartira... Parce que celui-là n'est pas du genre à se laisser tourner la tête par la France. Non ? »

Et puis, il y a ces maisons imaginaires qui s'élèveront un jour sur des terrains broussailleux, délimités par des piquets en bois. Elles n'existent que dans les pas qui comptent les cinq mètres sur six que fera le salon, et les grands moulinets des bras qui désignent les étages. « Oui, une maison à étages, comme celles des richards de Ouaga, je te dis ! » Ces maisons-là plus que les autres seront remplies des rires et des bavardages des familles qui reviendront s'y établir. « Quand l'argent sera venu, quand les enfants auront passé leur bac, quand la femme aura meilleure santé, quand le mari aura gagné au PMU... »

Bien que la maison d'Absatou Keita soit, elle, bien réelle et habitée par sa propriétaire revenue de France, personne ne ralentit sa marche pour l'admirer. Un nuage de silence semble toujours planer au-dessus d'elle. Cette maison bouffe les paroles des gens ! D'ailleurs, il faut la voir de nuit cette villa, avec ses angles nets et ses lignes trop droites. On dirait un coup de machette !

Et il faut reconnaître que le tas d'ordures qui s'élève dans la rue à deux pas du portail ne donne pas envie de s'attarder. Il y a les odeurs, les mouches, et les porcs qui viennent s'y vautrer.

Tout au long de la journée, Absatou reste assise sur sa terrasse. Elle se tient si parfaitement immobile et avachie qu'on la croirait sur le point de se diluer dans la lumière sourde. Mais en fait, elle est bien éveillée, concentrée sur

une seule partie d'elle-même, sa peau ou plutôt la couleur de sa peau. Seul son teint très clair distingue Absatou des autres natifs de ce quartier, partis en France faire leurs études, et qui finalement ne sont pas revenus. Au moins Absatou, elle, à soixante ans, a fini par rentrer. Mais quelle déception lorsque les bras qui auraient dû l'étreindre pour lui souhaiter une bonne arrivée ont préféré déverser des brouettes d'ordures devant sa porte !

Au début, Absatou n'a pas compris ce qui lui valait un tel traitement. Elle avait vécu à Tounouma jusqu'à l'âge de quinze ans et s'était toujours bien entendue avec tout le monde. Alors quoi ? À force d'y réfléchir, elle a réalisé que cela ne pouvait venir que de sa couleur. À l'école, lorsqu'elle se disputait avec ses camarades, ceux-ci la traitaient d'enfant de Blanc et même de bâtarde de cochon gratté. Dans l'esprit de ces enfants, devenus adultes, la moquerie avait fermenté : elle avait tourné, était devenue présomption, puis vérité vraie.

En tout cas, le rejet dont elle est victime a fini par obséder Absatou : à chaque relent de pourriture qui force ses narines, elle objecte que si elle avait été l'enfant bâtarde d'un Blanc, son père, le fier Boly, ne l'aurait pas adoptée et encore moins reconnue. D'ailleurs, en ce temps-là, les autorités coloniales envoyaient systématiquement les petits métis dans des orphelinats, alors qu'elle, avait grandi ici, auprès de sa mère.

Perpétuellement enroulée autour de ces pensées, Absatou fait régner sur la cour une pesanteur anormale : ici, les poules rampent vers leurs graines et les mouches se laissent couler dans les verres de bière.